

XYZ. La revue de la nouvelle

Chaussée d'Antin, un couloir

Pierre Vuillemin-Salducci



Numéro 18, mai-été 1989

La vérité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3403ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vuillemin-Salducci, P. (1989). Chaussée d'Antin, un couloir. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (18), 64–70.

Chaussée d'Antin, un couloir

Pierre Vuillemin-Salducci

*À Bruno Gentais
et Marie Vuillemin-Salducci*

Il a calculé. Les vibrations reprennent toutes les minutes. Précisément. Il les sent à travers le sol froid avec lequel il est en contact direct. Le sol froid de l'hiver, glacé. Il les sent. Il n'a presque rien à faire si ce n'est justement de passer le temps en calculant la fréquence des vibrations. C'est ce qui l'a le plus marqué lorsqu'il s'est installé ici. Que le sol puisse trembler à ce point. D'une façon si nette. Comme il le sent. Ce grondement à l'intérieur même de la matière. Qu'on dirait produit par elle. Il revoit les dessins animés de son enfance où des héros naïfs prenaient un crocodile pour un tronc d'arbre, un ours pour une roche, la queue d'un singe pour une branche, et s'installaient dans ces décors en toute tranquillité jusqu'à ce que l'animal se réveille, et grogne, et bouge, et fasse peur. Il revoit ces matières inanimées prenant vie tout à coup. Et c'est à cette vie surgie d'on ne sait où qu'il songe en sentant le tremblement du sol. Il l'entend grandir peu à peu en puissance, venir de très loin et se rapprocher de plus en plus, atteindre soudain sa force maximale, puis diminuer lentement, s'éloigner. Il l'entend de l'intérieur. Le phénomène est silencieux. Aucun signe extérieur. Il faut être là, à l'écoute, en contact direct. Lui seul peut accorder cette attention au sol glacé. Lui seul a découvert sa particularité. Qui, autrement, se serait risqué à de telles observations? Qui aurait eu l'idée? Qui aurait pris du temps pour cela? Cette perspective même le fait sourire. Son domaine n'est pas accessible aux autres, il est clôturé, fermé, limité, bien à l'abri des regards et des curiosités. Son domaine, vu d'un peu loin, vu d'ailleurs, c'est une sorte de folie. Un autre monde. Recréé. Déclassé. Personne donc, hormis lui, ne connaît cet état de choses. Personne ne s'y est encore intéressé. Il en

est fier. Il se dit que si un jour on lui demandait, si la conversation tombait là-dessus, même s'il était resté sans rien dire jusque-là, il se dit qu'il pourrait parler. La mine fière, le regard droit. Une main négligemment passée sous le revers de la veste. Il pourrait intervenir. Celui à qui on ne s'adresse jamais, qui ne sait rien, qui ne dit rien. Il interviendrait. Il dirait alors d'une façon claire et assurée que, dans leur fréquence maximale, les vibrations reprennent toutes les minutes. Du moins à cet endroit.

Il est donc assis, là, à même le sol. Et malgré la sévérité de l'hiver qui se fait cruellement sentir à travers les dalles de béton, il refuse de s'asseoir sur un quelconque isolant, un vêtement, un carton, comme le font certains. Il prétend rester ici à la mesure de sa condition. Dans une simplicité préservée. Sans confort. Loin de tout aménagement, aussi dérisoire soit-il. Loin de toute tentative, de tout espoir d'aménagement. Il dit qu'ainsi l'implacabilité de sa condition est mieux mise en valeur. Il aime ce mot. Implacabilité. Il le prononce difficilement mais il y tient car il voit là la marque de l'extraordinaire. Et c'est ainsi qu'il se considère. En dehors de. Loin de. Son monde est régi par des règles à part qu'il a fixées lui-même et que nul étranger ne peut connaître. Impossible de s'y soustraire. Il veille. Il est à la fois contrôleur et contrôlé. Ici, tout est différent. Les lois, les codes, les coutumes, le sens du bien et du mal, la notion de l'honneur, tout... On est ailleurs. Tout est dans l'image. Son attitude s'inspire constamment de la conscience d'une dignité à laquelle il accorde la plus grande importance.

Il vient chaque jour de la semaine sauf le dimanche et le lundi. Il arrive à heure fixe en début d'après-midi alors qu'une foule importante se presse encore vers ses lieux de travail après le temps du déjeuner; souvent pris trop vite à cause d'une course ou deux qu'on voulait faire absolument et qu'on a casée là un peu n'importe comment, au risque de courir, de se presser pour rien, et d'arriver en retard, «encore une fois en retard» comme dira le supérieur à qui rien n'échappe et qui devient chaque fois de plus en plus pénible, de plus en plus menaçant. Elle s'agite cette foule. Ça se sent, ça se voit. Et elle a peur. Terriblement. Rien qu'à cela on pourrait le distinguer des autres. Il apparaît, porté par elle, guidé comme un jouet mécanique, un peu distrait. Il la subit bien plus qu'il ne l'anime. Et s'il ne prenait pas lui-même tout à coup la décision de s'en séparer, rien ne l'écarterait jamais du chemin tout tracé qu'elle suit aveuglément, constante, sans cesse quittée et sans cesse rejointe. Il s'en détache. Doucement. Précautionneusement. Sans vouloir l'abîmer. Demandant pardon. Prudent. Il s'en détache.

La rupture a lieu systématiquement au même endroit. Chaque jour. Commandée par des signes invisibles, alors que rien ne semble distinguer le lieu d'un autre. Que rien ne le différencie des quelques mètres avant et des quelques mètres après. La cassure se fait, nette, aux mêmes repères. À un moment adopté une bonne fois pour toutes. La foule le laisse passer. Étrangement clémente pour ce briseur de vagues. On l'ignore. Quel intérêt porter à celui qui volontairement s'extrait du droit chemin? Qui délaisse la chaleur rassurante du nid et la protection du nombre pour s'enhardir seul vers les voies de traverses? Ce n'est que lorsqu'il s'installe, qu'il se coule peu à peu dans son rôle, retrouvant les gestes et les accessoires qui sont les siens, qu'on le regarde, qu'on le devine enfin.

Il chute à un endroit précis que lui seul reconnaît. Qui paraîtrait à quiconque étrangement semblable à ce qui l'entoure. Une surface rigoureusement identique sur plusieurs mètres. Que lui seul distingue. Lui seul divise et cerne. Qu'il isole comme une petite parcelle qu'il se serait appropriée. Un bout de terrain à la campagne. Un jardin. De ceux où l'on vient s'évader. Qu'on bichonne, qu'on entretient, dans l'espoir secret d'en recevoir un jour assez pour vivre en autarcie, pour justifier toutes ces années de privation, les vacances passées à Paris, les heures supplémentaires du soir. Et que l'on baptise en conséquence. Mon Paradis. Ma terre d'Éden. Et que l'on couchera un jour fièrement sur l'héritage. Il s'y arrête et s'assied. Il tombe presque d'un coup. Et ce geste rompt subitement toute appartenance au groupe qui le portait jusqu'alors. En un instant il change d'univers. Le décor, les odeurs, tout se transforme. Son champ visuel se modifie immédiatement et passe sans transition d'une suite de têtes, de nuques et de coiffures, à une succession de jambes, de pieds et de chaussures. En l'espace de quelques secondes, il quitte les effluves diverses des parfums pour ne sentir que la poussière du sol.

C'est un endroit de nulle part. Un immense couloir au plafond voûté, aux murs couverts de faïences blanches, dont on n'aperçoit aucune issue, qui ne mène à rien si ce n'est encore à d'autres couloirs. Un lieu qui n'a jamais vu la lumière du jour, condamné aux néons, qui n'a jamais connu les intempéries, condamné à servir non seulement de passage mais d'accueil, de protection contre l'extérieur. Un autre monde. Les gens qui l'empruntent sont en transit entre le dehors qu'ils ont déjà quitté et l'univers auquel ils vont accéder. Ce n'est pas encore le métro. Aucun paiement n'est nécessaire pour venir ici. C'est un passage libre. Un des nombreux accès publics de la station Chaussée d'Antin, une des plus fréquentées du

réseau à cause de sa situation géographique et de l'importance des lignes qui la desservent.

Il est assis. Le couloir est sans issue visible. Durant tout son séjour ici, le monde se limite au défilé devant ses yeux. Il devine ainsi le temps du dehors à l'épaisseur des manteaux et des chaussures, aux parapluies, aux écharpes et aux chapeaux. Il appréhende les moments de la journée selon la densité du flot de la circulation, parfois compact et serré, qui s'étirole ensuite jusqu'à devenir clairsemé, puis s'épaissit à nouveau. Il sait aux affiches publicitaires si l'on approche de Noël, de Pâques, de la fête des Mères ou de la rentrée de septembre. Le monde du couloir fonctionne seul et fournit ses propres éléments d'interprétation. Il suffit de savoir les lire. Le monde du couloir est le reflet exact de celui du dehors. Reflet des températures, de la densité du quartier, des activités, des fêtes et des protestations. Il a connu les grévistes C.G.T.* qui s'y engouffraient, au retour des manifs, banderoles roulées sous le coude ou brandies fièrement à bout de bras. Il s'est vu envahir au nouvel an par les stands des handicapés qui proposent leurs cartes de vœux étalées dans de vastes parapluies. Il a connu les Père Noël qui chaque hiver viennent poser dans des décors de neige et de sapin avec des enfants blottis sur leurs genoux. Il a subi les supporters bruyants de toutes sortes d'équipes, bariolés aux couleurs du blason, qui le traversaient en hurlant, soufflant dans des trompettes et jouant de l'avertisseur. Il a entendu les guides touristiques annoncer dans toutes les langues les caractéristiques du quartier et de la station, provoquant les Oh! et les Ah! des groupes attentifs. Il a supporté la vague des graffiti d'abord politiques, racistes ou philosophiques puis devenus illisibles en même temps qu'artistiques.

Le monde du couloir est aussi commercial, récupéré par la publicité, bordé des deux côtés de panneaux d'affichage concédés aux grands magasins de l'extérieur. De sa place, seul le plus proche est distinct tandis que les autres se perdent dans la perspective, brouillés de plus par le passage continu des silhouettes.

Lorsqu'il arrive, son premier geste est de nettoyer la place. Non pas que ce soit sale. Pas vraiment. Les couloirs sont balayés régulièrement par l'entreprise de nettoyage louée à la R.A.T.P.**. Mais pour

* Confédération Générale du Travail (syndicat affilié au Parti communiste).

** Régie Autonome des Transports Parisiens, qui regroupe le réseau autobus et métro.

s'approprier le terrain, comme un animal qui laisse sa trace où il passe, il marque le sol de ses mains. Posées à plat, doigts serrés, il les pousse au devant de lui et sur les côtés. Écarte un peu la poussière et les petites saletés. Des riens. Mégots ou cailloux. Il les éloigne ainsi d'une longueur de bras hors de sa proximité immédiate et s'essuie ensuite consciencieusement. Ôte les petits déchets incrustés dans le gras de la paume, collés par la sueur. Toujours le même souci de la propreté, de faire net. L'image à contrôler. Puis il secoue son mouchoir de côté et le range. Il observe. Il a un léger sourire quelque part sur les lèvres, provoqué sans doute par la satisfaction du travail accompli. La place est nette. Il y a bien, juste à une longueur de bras de lui, un mince filet de poussière disposé en cercle et qui forme comme une muraille autour de lui, un écran protecteur, mais cela ne le dérange pas. Il sait que ce périmètre fragile, presque invisible, servira — comme le plus épais des remparts — à maintenir l'étranger hors du lieu. Qu'il deviendra de façon irrévocable la frontière entre son monde et l'extérieur. Et que, dorénavant, les passants le contourneront sans jamais oser en franchir le pas, comme confrontés au plus puissant des obstacles.

La place est nette. Dès lors, il fait abstraction totale de ce qui l'entoure pour ne se consacrer qu'à son petit univers. Il fouille dans le fond d'une de ses poches et en retire un bout de craie usé. Tout petit. Bien arrondi aux deux extrémités. Sa craie. Qu'il reconnaît toujours, familière sous ses doigts, et qu'il ne changera qu'au tout dernier moment: lorsqu'il sera devenu impossible de la bien tenir en main — même du bout des ongles — lorsqu'il ne pourra plus esquisser le moindre mot avec elle. Jusque-là, il conserve la même, comme un fétiche, un instrument irremplaçable, et chaque jour elle retranscrit le même texte, le même message livré à l'attention des passants.

La main crispée sur le petit bout de craie, il s'applique maintenant à bien former les mots. Il n'a pas besoin de les penser, de les chercher. Ses gestes mécaniques s'enchaînent presque sans contrôle et disposent les éléments de la phrase sans hésitation, toujours aux mêmes endroits, de la même façon. Insistent sur les majuscules, marquent les pleins et les déliés. Quelquefois, il doit souffler sur la poussière de craie qui s'est accumulée en insistant sur un trait, et la poudre blanche disparaît dans les poussières du sol. Il contemple l'ensemble comme un dessin, une œuvre abstraite dont on ne chercherait plus le sens. Son texte le hante, surgit du plus profond de lui. «Mesdames, Messieurs»... et il s'applique sur les M majuscules pour faire plus poli et marquer son attention. Virgule. «sans

emploi.» — à la ligne — «Seul avec deux enfants à nourrir.»... Non! «Seul avec 2 enfants à nourrir.» Il préfère le chiffre et fait un beau 2, bien gros, bien arrondi... Et enfin: «Merci de m'aider.» Tout cela inscrit sur son petit espace clos, tourné dans le sens des passants, tracé de son écriture d'écolier que la craie facilite. Et cette attention portée à retranscrire le message devient l'occasion renouvelée de sentir encore plus fort les vibrations du sol qui reprennent toutes les minutes, rythme maximum des métros.

Ses pensées le coupent du réel. Il se tient là, figé comme une statue de cire. Le buste raide et le regard perdu. À quoi bon tenter autre chose? Chercher à percer ce rideau opaque de jambes et de corps tout en mouvement? Qui jamais ne laisse passer la lumière. Qui jamais ne permet même d'apercevoir l'autre mur du couloir en face. Il est sur une rive du grand fleuve, celui large comme la mer dont l'autre bord reste à jamais invisible. À quoi bon pencher la tête et scruter du regard? Pour voir quoi? Seuls les enfants sont à son niveau et ils subissent encore plus que lui la force du flot humain, écrasés, tirés, bousculés, comme les pierres que les torrents emportent et roulent sur des kilomètres jusqu'à les rendre complètement lisses, sans aspérités, simples galets abandonnés alors sur les plages. Il conserve sur son visage cet air absent qui semble un dernier refuge de dignité. Son code de l'honneur. Il s'évade. Des heures entières à voyager dans sa tête.

L'après-midi passe ainsi. Dans une semi-conscience de la réalité. Il a des repères qui lui indiquent la progression du temps. Le rush de quatorze heures, alors qu'il arrive à peine. Un petit creux jusqu'à seize heures. Et puis, très vite, les sorties de bureaux qui commencent et les vibrations du sol qui s'accroissent. Enfin, la fermeture des grands magasins entre dix-huit et dix-neuf heures, doublée des derniers départs des bureaux. Et déjà les vibrations diminuent et deviennent folles. C'est le moment où le rythme des passages est complètement anarchique. Période de transition entre la fréquence des heures de pointe et celle du soir qui s'instaure progressivement. Beaucoup plus calme. Dans le couloir aussi la densité diminue. Petit à petit le flot humain se relâche jusqu'à s'éclaircir tout à fait. Bientôt, il n'y aura que de rares passants, de temps en temps. Il attendra encore un peu. Les dernières sorties de bureaux. Les derniers clients. Jusqu'à vingt heures peut-être. Après il n'y a plus rien. Rien.

Alors, il se lèvera et réunira les pièces sous sa main. Il ne compte pas. Jamais. Jette le tout dans sa poche, avec la craie, le mouchoir. Du pied, il

efface le texte de son message. La craie en s'étalant forme une large tache grise. Il s'éloigne. Les balais du service de nettoyage achèveront son ouvrage. Dehors, le froid est intense et le surprend chaque soir. Il a du mal à faire les premiers pas. À se réadapter à l'extérieur, son climat, son rythme. Ses jambes le portent mal, engourdis par l'immobilité prolongée. Il sent plus fort la douleur des crampes ravivée par le vent. Il découvre l'avenue comme un univers étranger. Il ne sait plus au juste à qui, à quoi il appartient. S'il a devant lui sa réalité ou si le réel se limite en fait à un couloir obscur. Il ne sait plus déjà s'il s'est vraiment séparé de la foule ou si, comme elle, il n'a fait que passer. Un simple emprunt en quelque sorte. Peut-être que tout est ailleurs.

Lauréat du Concours permanent de nouvelles des éditions de l'Aléi chez qui il a publié son premier texte, «Une heure avec», puis sélectionné pour le prix de la nouvelle Marcel Aymé, Pierre Vuillemin-Salducci a collaboré depuis en tant qu'auteur à diverses revues aussi bien en France (*l'Ingénu*, *le Croquant*) qu'en Suisse (*Écriture*). Actuellement, il co-dirige à Paris la revue littéraire *NYX* et il prépare un doctorat de 3^e cycle en littérature québécoise sur le romancier Robert Charbonneau.



**Pierre
Chatillon**

144 p., 14,95 \$

La Vie en fleurs
dans la collection « **L'ÈRE NOUVELLE** »
dirigée par Daniel Gagnon

XYZ éditeur, C.P. 5247, Succ. C, Montréal, H2X 3M4